

MIRACULA, MIRA PRAECIPUA, MIRABILIA : LES MERVEILLES DE ROME DE PLINE À LA RENAISSANCE

La diversité du vocabulaire choisi pour désigner les merveilles de Rome dans l'Antiquité, au Moyen-Âge et à la Renaissance, nécessite, en préalable à l'étude des monuments censés émerveiller le lecteur ou le spectateur, une définition du terme. A-t-il le même sens à toutes les époques ? Ne peut-on en distinguer des acceptions particulières ? Chez Pline l'Ancien, le mot *mirabilia* désigne à la fois merveilles architecturales et prodiges de la nature¹. Si la nature peut produire des *mirabilia* par le fruit du hasard, c'est l'*ars*, activité humaine par excellence, qui produit l'admirable. Dans les traités de l'Antiquité tardive, depuis le *De septem miraculis mundi ab hominibus factis* attribué à Bède, on distingue, comme le révèlent les variantes du titre (*ab hominibus factis* est en concurrence avec *manu hominum factis*) les merveilles de la nature de celles qui sont le fruit du génie humain. On remarque aussi que, dans ce texte, la première des sept merveilles énumérées est le Capitole de Rome comme en prélude à la romanisation des merveilles du monde à laquelle procède Polemius Silivius, qui abrège de façon très sommaire, au V^e siècle, les catalogues des Régionnaires² : les merveilles dites *mira praecipua* sont au nombre de sept et mêlent à la fois collines et réalisations humaines³. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que le chiffre sept, jusqu'alors réservé à la liste canonique des merveilles du monde, s'applique aux merveilles romaines réunies en un groupe inédit.

Pour les hommes du Moyen-Âge, le gigantisme des ruines antiques et leur décor, les fragments de statues et les reliefs étaient empreints de magie. Les penseurs et les écrivains du Moyen-Âge comparaient à des démons nombre de monuments que leur avait transmis l'Antiquité classique. Ce processus de diabolisation persista tout au long du Moyen-Âge⁴. L'attribution d'un pouvoir démoniaque à certaines statues antiques est une composante à part entière de la culture médiévale et ne peut être dissociée de la forte attraction qu'exerçait la statuaire antique sur le spectateur du Moyen-Âge. Même les descriptions savantes de Rome n'échappent pas à cette imagination populaire et à cette terreur sacrée puisque chez un érudit comme Grégoire, le fameux *magister Gregorius* qui visite Rome dans les années 1200, abondent les termes et expressions tels que *mira arte*, *admirabile*, *eximia pulchritudo*, mais aussi, et nous en reparlerons, *magicus*, *miraculum*, *monstruosum*. Et le titre même, *Incipit narratio de mirabilibus urbis Romae quae uel arte magica uel humano labore sunt condita*⁵ confirme cette tendance. Mais si le merveilleux est parfois synonyme d'affabulation, il peut aussi fournir sa matière au savoir. Il faut donc éclaircir le rapport entre merveilles, fable et vérité, notamment à propos des *mirabilia* médiévaux. Le merveilleux ne vise-t-il qu'à

¹ V. Naas, *Mundus alius in alio loco, le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, Ecole Française de Rome, 2002, p. 370.

² Notamment le *Curiosum* et la *Notitia* qui datent de l'époque de Constantin. Cf. A. Nordh, *Libellus de Regionibus Urbis Romae*, Skrifter Utgivna av Svenska Institutet in Rom, III, 1949.

³ *Ianiculum, cloacae, aquaeducti, forum Traiani, amphitheatrum, odeum* (odéon de Domitien) et *thermae Antoninianae* (thermes de Caracalla)

⁴ M. Barash, « Le beau ou le démoniaque : le regard du spectateur médiéval sur la statuaire classique », *Histoire de l'histoire de l'art*, sous la dir. d'E. Pommier, Paris, Klincksieck, 1995, vol. I (de l'Antiquité au XVIII^e siècle), p. 97.

⁵ *Codice topografico*, éd. R. Valentini & G. Zucchetti, Rome, 1942-1953, III, p. 143.

attirer l'attention sur une information ou constitue-t-il un véritable mode d'enquête ? La différence essentielle entre *Mirabilia* médiévaux et merveilles chrétiennes énumérées chez Flavio Biondo⁶ au milieu du Quattrocento dans sa *Rome restaurée* correspond à l'écart entre récits invraisemblables développés en partie en vue de la *gratia placendi* et aventures malheureuses mais bien réelles des martyrs morts dans des supplices d'une cruauté à peine imaginable.

LE VOCABULAIRE DU MERVEILLEUX

Il convient de considérer ce que désigne le vocabulaire des merveilles dans *Mirabilia*, ces guides pour pèlerins qui cherchent avant tout à créer un mythe en faisant intervenir magie et surnaturel. Pour asseoir le statut de Rome comme nouvelle ville sainte, l'Antiquité devait être revisitée et l'époque païenne s'est donc vue chargée de légendes qui mettaient en scène la préparation de la ville à la venue du Christ. Se diffuse alors l'idée que Rome a été élue pour servir à la propagation du nom du Christ et de la vraie foi. À cet égard, l'épisode le plus représentatif des *Mirabilia* met en scène Auguste sur le Capitole averti par la Sibylle de l'arrivée d'un roi plus puissant que lui et, à la suite de cette annonce, sa vision de la vierge et de l'enfant Jésus.

« Du ciel viendra un roi pour les siècles à venir qui s'incarnera, c'est certain, pour juger le monde ». Aussitôt le ciel s'ouvrit et une infinie splendeur jaillit au-dessus de l'empereur ; il vit dans le ciel une vierge d'une très grande beauté, se tenant au-dessus d'un autel avec un enfant dans les bras. Il s'en émerveilla et entendit une voix qui disait : « ceci est l'autel du fils de Dieu »⁷.

L'intervention du surnaturel aussi bien païen que chrétien caractérise cette littérature, que ce soit l'apparition de Cybèle à Agrippa pour lui promettre la victoire en échange d'un acte de piété : la construction d'un temple (le Panthéon) ou dans le registre chrétien, une longue liste de miracles. Ainsi, le merveilleux de Rome tient au fait qu'elle est habitée par les dieux et donc, qu'elle a été, d'une certaine façon, élue.

Si l'on étudie le vocabulaire du merveilleux chez Biondo, on constate que les adjectifs qui soulignent le caractère merveilleux des merveilles païennes sont très récurrents ; on ne relève aucun effet de *uariatio* dans ce registre : l'analyse formelle du monument est toujours introduite par les mêmes formules ; par exemple, au sujet des aqueducs : « la beauté de ces conduites surpassa les merveilles de tout l'univers et de la ville même⁸ ». Il utilise fréquemment pour évoquer les proportions des ruines païennes les épithètes *ingentes*, *immensae*, *maximae* ou encore *insanae*. Les merveilles païennes font l'objet d'une appréciation condensée au § 113 du livre III : « les superbes palais des anciens empereurs, les splendides monuments édifiés pour la représentation des spectacles, les voûtes élevées des thermes et les extravagantes

⁶ Originaire de Forlì, né en 1392, il fut secrétaire de plusieurs gouverneurs de province du Nord de l'Italie avant d'être nommé secrétaire apostolique (1433) sous le pontificat d'Eugène IV. Il accompagna le pape à Florence durant l'exil de la curie et rencontra à cette occasion les plus grands humanistes de l'époque : Alberti, Poggio Bracciolini, Leonardo Bruni... Il est l'auteur, entre autres, de trois grands textes : en 1446, la *Roma instaurata*, en 1453, l'*Italia illustrata*, et en 1459, la *Roma triumphans*. Cf. *Rome restaurée*, éd., trad., comm., A. Raffarin-Dupuis, Paris, Belles Lettres [Les classiques de l'Humanisme], 2005.

⁷ *Codice topografico*, III, p. 28-29.

⁸ *Roma instaurata*, II § 94 : *Formarum autem magnificentia totius orbis et ipsius urbis miracula superavit.*

constructions des aqueducs⁹ ». Si le gigantesque participe du merveilleux dans les *mirabilia* médiévaux, l'on voit que le texte du Quattrocento garde l'empreinte de cet émerveillement. Mais Biondo, qui veut se démarquer des récits crédules des guides médiévaux, se garde bien d'employer le terme *mirabilia*, il adopte le vocable de Pline (*inuisa alibi miracula*¹⁰). Pour les merveilles chrétiennes, on relève : *mire*, *mirus* ou des phrases telles que « la ville de Rome compte en propre des richesses si remarquables, si dignes et admirables que nulle part sur la surface de la terre ne s'en rencontrent de semblables et qu'il ne sied en aucun cas de souhaiter leur transfert¹¹ », ou encore « quiconque n'a pas visité Rome elle-même, Capitale et Maîtresse du monde, sera bien imprudent de porter son admiration sur une autre ville¹² ».

Il faut noter une symétrie étonnante entre le texte de Pline et celui de Biondo : si Pline, après avoir évoqué les sept merveilles du monde, énumère les dix-huit merveilles de Rome, nous constatons que Biondo, après avoir évoqué les merveilles de la Rome païenne, énumère lui aussi dix-huit merveilles, mais cette fois, chrétiennes. Or, au § 77, Biondo avait annoncé au lecteur :

Nous nous sommes maintenant engagés dans un immense champ d'investigation qui consiste à décrire des endroits dispersés dans la ville, partie au sujet de laquelle il s'en faut de tant que nous puissions compter accomplir convenablement ce travail que, bien que nous estimions que les monuments décrits jusqu'ici risquent de représenter moins (*minora*) que ceux qui resteront, nous ne pouvons cependant espérer en décrire avec certitude qu'un tout petit nombre¹³.

Minora, loin d'exprimer une infériorité numérique, puisque les monuments païens qui ont été analysés sont en nombre considérable, signifie plutôt de moindre importance, ce qui met bien en lumière le primat des merveilles chrétiennes.

L'énumération des merveilles chrétiennes commence chez Biondo au § 92 du livre III et cette catégorie pourrait être introduite par la formule qu'emploie Polemius Sylvius : *religiosa aedificia cum innumeris cellulis martyrum consecratis*. Si les merveilles chrétiennes semblent l'emporter sur le plan numérique (on relève un procédé d'accumulation et d'appropriation des lieux saints), il faut constater que bien qu'habile, le procédé ne peut dissimuler le fait que plus des trois-quarts du texte sont consacrés aux monuments de la Rome païenne et que seule la conjonction entre Antiquité païenne et triomphe moderne de la chrétienté constitue l'extraordinaire richesse de Rome tout en lui assurant le primat sur l'ensemble des nations. Et de toutes façons, le paganisme est mort depuis longtemps, il n'y a plus de rivalité possible.

⁹ *Ibid.*, III § 113 : *Plura milia ex multis earum quas supra enumerauimus prouinciarum Romam adeunt. Romae basilicas, templa, sacella et singulas aedes circumunt. Quorum nullus tam hebeti stupidoue est ingenio, qui superba Romanorum olim principum palatia, superbissimas spectaculis edendis institutas extructiones, thermarum celsos fornices et insana aquaeductorum opera perlustrans, quid fuerint quidque sibi uoluerint singulos sciscitans, obuios uidisse scinisseque non laetetur.*

¹⁰ *Ibid.*, II § 95.

¹¹ *Ibid.*, III § 91 : *Propria quaedam habet urbs Romana adeo praeclara, excelsa et admiranda ut nedum in orbe inueniantur, sed nec etiam ea transferri liceat optari.*

¹² *Ibid.*, III § 92 : *Qui Romam ipsam [rerum caput et dominam] non uiderit, temere quicquam alicubi admirabitur.*

¹³ *Ibid.*, III § 77 : *Amplum et uastum nunc ingressi sumus campum dispersa per urbem loca describendi, cui parti tantum abest ut plene satis posse facere confidamus quod, licet ea quae hactenus sunt scripta multo minora iis quae forent reliqua existimemus futura, tamen paucissima in posterum certa ostendere speramus*

CONDAMNATION MORALE DES MERVEILLES DE L'ANTIQUITÉ

Peut-être aussi l'emploi de *minora* dans une acception nettement péjorative fait-il allusion aux excès qui caractérisent la réalisation de certaines des merveilles païennes et qui correspondent à la définition de la *luxuria*¹⁴, tandis que les merveilles chrétiennes ne symbolisent que la sainteté. Sans doute l'intention morale et polémique est-elle révélée par cet écart numérique qui doit orienter le jugement du lecteur : les excès des personnages les plus fortunés du principat, leur entêtement à étaler leurs richesses (cf. Néron qui fit recouvrir d'or le théâtre de Pompée pour un seul jour, afin de recevoir en grande pompe le roi Tiridate d'Arménie¹⁵), sont opposés à la sainteté des martyrs. Biondo, tout comme Pline, introduit une condamnation morale des édifices trop coûteux ou servant le plaisir d'un seul individu. Dans le choix du vocabulaire, on note par exemple que *insana* se charge d'une connotation morale que n'avaient pas les autres épithètes. Pour les constructions des aqueducs (III § 113), l'épithète se charge d'une connotation admirative, tandis que pour les thermes (II §1), elle est très clairement péjorative et rappelle l'*insania* dont parlait Pline à propos du théâtre de Curion. L'indignation est parfois le corollaire de l'admiration. En règle générale, les humanistes, à l'instar de Pline qui condamnait l'ὕβρις des souverains orientaux, condamnent les dérives des empereurs.

Avant même de juger les activités qui s'y déroulaient, les humanistes, effarés par les bâtiments qu'ils découvrent, se font l'écho de la réprobation exprimée dès l'Antiquité. L'on voit se constituer une conception morale selon laquelle le déclin de la République a entraîné une corruption des mœurs toujours plus poussée et une décadence générale de la culture. Ce phénomène, décrit par Biondo dans plusieurs textes et repris par ses successeurs du Quattrocento, n'est pas exempt de conséquences sur leurs jugements esthétiques et l'on estime que, malgré sa pompe, l'architecture de l'époque impériale était marquée par une baisse de la qualité artistique puisque les grands idéaux éthiques avaient fait place au goût du luxe. C'est ce que révèlent les récits de l'*Histoire Auguste* rapportés, non sans fascination, dans les traités du XV^e siècle par des auteurs amusés par les débordements des empereurs qui se baignaient six à sept fois par jour, organisaient pique-niques et parties fines dans le cadre des bains. Dans son chapitre sur les thermes, Biondo oppose la sacro-sainte sévérité des mœurs en vigueur sous la République au luxe impérial qui est, à plusieurs reprises, rendu responsable des extravagances de toutes sortes mais d'abord architecturales. Il écrit au début du livre II :

Le goût des empereurs pour le luxe atteignit un tel degré qu'en aucun domaine ils ne conservaient modération ni sobriété. Ils ont dépassé la juste mesure et les proportions des thermes et des bains, comme l'avaient fait auparavant de nombreux citoyens pour les jardins. C'est pourquoi, sous le nom de thermes, furent édifiés par de nombreux empereurs des édifices extravagants¹⁶.

Les lieux de spectacle, dont les structures architectoniques et les fonctions sont exposées de façon très précise et très exhaustive, constituent une cible toute désignée

¹⁴ A. Rouveret, introduction du livre XXXVI de l'*Histoire naturelle*, Paris, Les Belles Lettres [CUF], 2003, p. 13.

¹⁵ *Roma instaurata*, I § 99 et II § 108.

¹⁶ *Ibid.*, II §1 : *Principum ergo eo luxuria perducta ut nulla in re modestiam sobrietatemque servarent. Thermarum illi et balneorum sicut prius hortorum multi civis fecerant modum mensuramque excesserunt. Itaque thermarum nomine insana sunt extracta a multis aedificia.*

contre laquelle sont formulées de sévères appréciations. C'est par exemple, en référence à Pline¹⁷, le détail de la construction des deux théâtres sur pivot par Caius Curion pour les jeux funèbres en l'honneur de son père (Biondo, II §107), la description de l'immense théâtre de Pompée¹⁸ (Biondo, II §108) ou l'incroyable luxe que déploya Marcus Scaurus¹⁹ lors d'une représentation dans un théâtre seulement temporaire (Biondo, II §106).

Dans l'image que les humanistes se forgent de l'Antiquité, tout ce qui relève d'une recherche excessive du plaisir entendu comme *lascinia*, est *a priori* condamné. Or, dans ce domaine, l'imagination des Romains n'avait pas de limites et les textes fournissaient de nombreux exemples des excès des empereurs. Biondo, qui qualifie dans la préface de sa *Rome triomphante* la Rome ancienne de *speculum, exemplar, imago, doctrina omnis uirtutis*²⁰ et dans la préface de la *Rome restaurée* de *uirtutum alumna*, ne peut, comme l'écrit Günther, que « s'offusqu[er] que des édifices d'une telle majesté aient pu servir à une activité aussi triviale...²¹ ». Par contraste avec la somptuosité et la démesure de ces édifices, la modestie des sépultures chrétiennes liées au culte des martyrs, abondamment évoqués dans le texte de Biondo, n'en apparaît que plus frappante. On sait qu'à partir du V^e siècle se répand le type architectural du *martyrium* de proportions réduites. On peut même songer aux basiliques dites *ad corpus*, semi-hypogées, et aux cryptes circulaires ou annulaires dont le plan devait permettre la descente et la remontée des pèlerins autour de la *confessio* abritant les reliques offertes à la vénération²². Mais l'ambition d'universalité de Rome ne se conçoit qu'avec la totalité de ses merveilles.

LES MERVEILLES AU SERVICE D'UN PROJET POLITIQUE

Biondo récupère la notion de merveille mais aussi le vocabulaire des merveilles pour l'appliquer à la composante chrétienne de Rome. Le développement sur les merveilles chrétiennes donne la primauté aux merveilles de Rome sur lesquelles doivent se focaliser tous les regards : *Inprimis qui Romam ipsam, rerum caput et dominam, non uiderit, temere quicquam alicubi admirabitur*²³, et l'on note au passage l'emploi du verbe *admiror* qui appartient par excellence au vocabulaire du merveilleux. L'impression d'une centralisation extrême se dégage de la lecture de la péroraison, comme si tous les martyrs chrétiens avaient succombé à Rome, ou, quand ce n'est pas le cas, avaient subi une *translatio*, et l'on sait que le rapatriement du corps des martyrs est un élément essentiel de la constitution du culte des reliques (cf. Saint-Laurent hors les murs et le transfert de saint Stéphane²⁴). Dès la fin du IV^e siècle à Rome les tombes apostoliques ont une audience quasi universelle tandis que celles des saints bibliques en Orient ou les tombes de Carthage (celles de Vincent et d'Eulalie) ont un rayonnement plus régional.

¹⁷ *Histoire naturelle*, XXXVI, 116.

¹⁸ Tacite, *Annales*, XIV, 20, 21.

¹⁹ Pline, XXXVI, 2, 5 et 24, 113.

²⁰ *Roma triumphans*, préface, éd. Bâle, 1559, p. 1-2 : *Itaque coepimus tentare, speculum, exemplar, imaginem, doctrinam omnis uirtutis et bene sancte ac foeliciter uiuendi rationis, urbem Romam florentem ac qualem Beatus Aurelius Augustinus triumphantem uidere desiderauit, nostrorum hominum ingenio et doctrina ualentium, oculis et menti subicere ac proponere poterimus.*

²¹ H. Günther, « La redécouverte de l'Antiquité », *Architecture de la Renaissance italienne de Brunelleschi à Michel Ange*, Paris, Flammarion, 1995, p. 279.

²² *Dictionnaire de l'Antiquité*, sous la direction de J. Leclant, « martyrium », Paris, PUF, 2005, p. 1344.

²³ *Roma instaurata*, III § 92.

²⁴ *Ibid.*, III § 106.

Le monde chrétien avait déjà fait quelques intrusions dans le monde païen pour des raisons topographiques avant la fin du livre III puisque l'on pourrait multiplier les exemples de monuments païens situés sur le site de la Rome du Quattrocento en fonction de leur position par rapport aux églises. Le § 113 du livre III exprime bien la conscience qu'a l'auteur que Rome ne se conçoit que comme une synthèse :

Il n'est ni dérisoire ni négligeable le nombre de personnes qui affluent à Rome, puisqu'à l'époque du carême, quarante mille, cinquante mille personnes et parfois davantage, venant des nombreuses provinces que nous avons énumérées plus haut, se rendent à Rome. Elles font le tour des basiliques, des lieux sacrés, des sanctuaires et de chacun des édifices de Rome ; aucune d'elles n'est suffisamment dénuée d'esprit ou de curiosité pour ne pas se réjouir, en découvrant les superbes palais des anciens empereurs, les splendides monuments édifiés pour la représentation des spectacles, les voûtes élevées des thermes et les extravagantes constructions des aqueducs, en se demandant ce qu'a été chacun d'entre eux et quelle a été sa fonction, de les avoir sous les yeux et de les connaître²⁵.

On y trouve une sorte de synthèse de tout le merveilleux Romain et l'introduction d'un syncrétisme religieux puisque les pèlerins sont attirés à l'époque du jeûne, aussi bien par les cinq basiliques majeures et les tombeaux des apôtres que par les ruines païennes.

Biondo écrit ces dernières pages dans une période de crise, crise de la papauté qui commence à susciter les travaux des réformateurs de la curie. L'instauration d'un gouvernement de l'église rénové devra être la réponse à cette crise, encore faut-il que le nouveau principat soit fondé sur des modèles de sainteté et de piété :

Pour qui se rappelle les considérables bienfaits attribués par notre Dieu, grâce aux mérites des saints, il ne fait pas de doute que, si les dignitaires qui assument la charge de gouverner notre Etat tel qu'il est et qui s'asseyent au gouvernail du bateau du pêcheur Pierre orientent sa course seulement vers la piété et la sainteté, à l'avenir, l'Asie et l'Afrique seront soumises à l'empire Romain des chrétiens, de la même façon qu'à l'heure actuelle, lui sont soumis les royaumes et les peuples d'Europe²⁶.

Ce qu'introduit l'énumération des merveilles chrétiennes, c'est un modèle de sainteté qui doit servir d'assise à l'universalité du nouveau pouvoir de la Rome triomphante. Ces saintes reliques illustrent la puissance de Rome et sa victoire sur le reste du monde tout en donnant à sa domination une forme de légitimité. Rome est bien la plus forte puisque ces merveilles ont fait l'objet d'une compétition : compétition entre les martyrs chrétiens et les païens assoiffés de sang. Ces merveilles chrétiennes constituent donc une justification morale et religieuse de la sujétion des peuples à la capitale du monde chrétien. Un des avantages corollaires de cette domination, et non des moindres, est que Rome apporte la paix au monde:

Plus d'effusion de sang pour préserver notre patrie actuelle, plus de massacres. Mais grâce à l'élection de la ville comme siège, rempart et demeure de la religion de notre

²⁵ *Nec parvus est contemnendus is Romam confluentium mortalium numerus, quandoquidem sacri quadragesimalis ieiunii temporibus quadraginta et quinquaginta et quandoque plura milia...*(cf. note 8).

²⁶ *Ibid.*, III § 89 : *Nec quisquam memor tanta a deo nostro sanctorum meritis esse tributa addubitabit, si ab huiusmodi nostrae rei publicae curam gerentibus, et ad Petri piscatoris nauiculae clauum sedentibus, in solam religionem, in sanctimoniam cursus dirigitur, futurum ut non aliter Asiam et Africam Romano Christianorum imperio subigant, quam Europae regna populosque subiectos habent.*

Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ, empereur véritablement suprême, véritablement éternel, grâce aux triomphes des martyrs qu'elle a connus depuis mille quatre cents ans, et aux reliques des saints réparties dans tous les lieux sacrés, églises et sanctuaires de cette ville éternelle auréolée de gloire, une grande partie de l'univers vénère davantage le nom de la ville de Rome par une soumission consentie qu'elle ne le faisait jadis habituellement en tremblant²⁷.

C'est ce qui justifie la soumission de toutes les nations chrétiennes à celle qui est redevenue la *domina mundi*. Rome est devenue objet de contemplation et d'admiration pour tous les peuples et se repaît de son propre spectacle.

Mais lorsqu'il célèbre le triomphe de Rome, Biondo n'est pas l'inventeur d'un nouveau genre. Il hérite d'une tradition : l'éloge des cités, genre qui s'est établi dans la première moitié du VIII^e siècle à Milan et qui obéit à un schéma général et à une loi du genre : la première section est consacrée aux murs de la cité, suit une énumération des portes menant aux monuments les plus remarquables, les vestiges de l'Antiquité puis les églises avec l'énumération des saints. En général, l'auteur garde pour la fin la glorification de la cité chrétienne. On retrouve le même schéma dans un texte que Biondo connaissait bien : les *Mirabilia urbis Romae* qui s'achèvent par les lieux où les martyrs ont succombé et par les cimetières où sont enterrés les saints. En quoi cet auteur peut-il apparaître comme l'héritier de ce genre constitué ? Biondo ne se contente pas d'énumérer les saints et l'emplacement de leur martyr, il énumère aussi les saintes reliques qui attirent une foule toujours plus nombreuse de pèlerins à Rome²⁸. Et en cela il est bien l'héritier des *laudes* médiévales qui modifient dans le sens chrétien les règles d'éloge des cités qui avaient été minutieusement codifiées par la rhétorique antique. Pour le Moyen-Âge en effet, qui a établi le primat de Rome sur Jérusalem en tant que ville sainte par excellence (ce qui pouvait ne pas paraître évident si l'on se rapporte à l'histoire du christianisme et, avant lui, du judaïsme), la plus grande gloire de la cité n'est plus sa situation, sa beauté ou son importance pour les arts et les sciences, mais elle lui vient de ses martyrs et de leurs reliques, de ses saints et de ses docteurs de l'église. Et sans doute faut-il voir dans le texte de Biondo une réminiscence d'un hymne médiéval que les pèlerins entonnaient lorsqu'ils arrivaient à Rome :

O Roma nobilis, orbis et domina,
Cunctorum urbium excellentissima,
Roseo martyrum sanguine rubea...²⁹

Tandis que l'on peut lire dans la *Roma instaurata* : *habet enim urbs [...] terram sacro martirum cruore purpuream*³⁰.

Dans la mesure où ce sont précisément toutes ces richesses païennes et chrétiennes, antiques, médiévales et modernes qui confèrent à Rome sa puissance

²⁷ *Ibid.*, III § 86 : *Non sanguis ad praesentem servandam patriam effunditur, non caedes mortalium committuntur. Sed per Dei nostri et Domini nostri Iesu Christi, imperatoris vere summi, vere aeterni religionis sedem, arcem atque domicilium in Roma constitutum, ductosque in illa ab annis mille et quadringentis martirum triumphos, per dispersas in omnibus aeternae et gloriosissimae Romae templis, aedibus, sacellisque sanctorum reliquias, magna nunc orbis terrarum pars Romanum nomen dulci magis subiectione colit, quam olim fuerit solita contremiscere.*

²⁸ Le même procédé est utilisé chez G. Rucellai dans *Il giubileo dell'anno 1450*, ed. Marcotti, *Archivio storico della società Romana di storia patria*, 1871, IV, p. 563-580.

²⁹ H. A. Daniel, *Thesaurus hymnologicus*, Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 1975, vol. IV, p. 96.

³⁰ *Roma instaurata*, III § 93.

universelle, une rhétorique de l'accumulation se met en place à la fin du texte, au service d'une idéologie à la fois politique et religieuse. Rome est le centre de tous les enjeux politiques de la reconstruction puisque c'est elle qui, sous la plume de l'humaniste, va devenir la merveille à part entière. Si l'on se réfère à Pline, l'Italie est qualifiée de *terra omnium terrarum alumna eadem et parens, numine deum electa*³¹, tandis que Biondo écrit dans sa préface : *Roma, ingeniorum parens, uirtutum alumna, celebritatis specimen, laudis et gloriae columen, ac omnium quae uniuersus orbis ubique habet bonarum rerum seminarium...* Au *numine deum electa* de Pline fait écho le *Dei nostri et Domini nostri Iesu Christi, imperatoris uere summi, uere aeterni religionis sede[s], ar[x] atque domicilium in Roma constitutum*. L'idée d'élection déjà présente dans le texte païen se trouve reprise et développée dans l'épilogue à forte connotation religieuse de la *Roma instaurata* et légitime le caractère fortement centralisé du pouvoir pontifical. Par le défilé des ressources et des richesses présentes dans l'*Vrbs*, la *Roma Instaurata* constitue un triomphe permanent : Rome a absorbé le monde artistique et culturel et cette supériorité incontestable s'exprime particulièrement à travers le thème des merveilles. C'est la puissante Rome dont rêvait saint Augustin, comme Biondo l'écrit lui-même dans la préface de la *Roma Triumphans*³².

Le projet politique qui occupe la fin du livre III avec la célébration du triomphe de la Rome chrétienne trouve son expression dans les mots de Pline *mundus alius in uno loco*³³. La célébration des merveilles chez Biondo vise effectivement à créer un nouveau monde (une Europe christianisée) dominée par une seule ville et incarnée dans un seul lieu (*uno loco*).

Même si l'on n'assiste pas à la naissance d'un genre puisque le Moyen-Âge avait déjà constitué des catalogues de merveilles, dont Pétrarque s'est lui aussi révélé l'héritier dans sa fameuse lettre à Giovanni Colonna³⁴ ou dans l'*Itinéraire de Gênes à Jérusalem*³⁵ lorsqu'il énumère les merveilles de Jérusalem puis de Bethléem, pour étudier la fortune du thème on peut penser aux comptes-rendus de jubilé et, pour ne pas quitter le Quattrocento, à celui de Giovanni Rucellai, qui dans le jubilé de l'année 1450 énumère une longue liste de merveilles qui s'offraient, à Rome, au regard des pèlerins. Il faut également penser à Francesco Albertini³⁶, un Florentin, élève de Domenico Ghirlandaio fin XV^e début XVI^e, qui énumère, dans son *Opusculum de mirabilibus nouae et ueteris urbis Romae*, les merveilles de la Rome antique et celles de la nouvelle Rome édiflée sous les pontificats de Nicolas V, Sixte IV et Jules II. A l'empereur Maximilien I^{er} qui lui posait la question : *quare et mirabilia Romae imperfecta fabularumque nugis plena non corrigis ?* Albertini répondit, dans sa lettre de dédicace à Jules II : *Ea diligentia qua potui opusculum de mirabilibus Romae ueteris emendauit ac nouae Vrbs aliud in lucem produxit*. La première partie de l'ouvrage propose une reprise

³¹ *Histoire Naturelle*, III, 39.

³² *Roma triumphans*, préface, éd. Bâle, 1559, p. 1-2 : *Itaque coepimus tentare, speculum, exemplar, imaginem, doctrinam omnis uirtutis...* (cf. note 19).

³³ XXXVI, 101.

³⁴ *Familiares*, VI, 2, éd. U. Dotti-A. Longrée, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 244 sqq.

³⁵ Traduit et annoté par R. Lenoir et C. Carraud, Paris, Jérôme Millon, 2002, p. 83-85 et 89-91.

³⁶ Francesco Albertini : né à Florence dans la deuxième moitié du XV^e siècle, moine à Florence de 1493 à 1510, il mourut à Rome entre 1517 et 1521. Il se serait initié à l'art pictural sous la conduite de Ghirlandaio. A Rome, en 1510, il publie chez l'imprimeur Mazzochi l'*Opusculum de mirabilibus nouae et ueteris urbis Romae*, œuvre divisée en deux parties : la première traite de la Rome antique, la seconde, de la cité moderne.

rationalisée et savante des *mirabilia* médiévaux mais ce qui nous intéresse en outre, c'est que la publication de l'*Opusculum de mirabilibus* fut suivie de près par la publication des *Septem mirabilia orbis et urbis Romae et Florentiae ciuitatis*. Si ce nouvel opuscule, qui devait servir de guide au roi Emmanuel du Portugal, ne consiste qu'en un catalogue sommaire sans valeur scientifique, son titre et l'énumération des sept merveilles du monde suivie des sept merveilles de la Rome antique révèle la fortune du thème des merveilles ainsi que l'acceptation et l'appropriation par les auteurs qui traitent de Rome à la Renaissance du processus de romanisation des merveilles initié par Polemius Siluius au V^e siècle. Nous savons que c'est Cristoforo Landino qui offrit en 1469 la première édition de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien et en 1476, sa première traduction en italien³⁷. Les artistes et les humanistes ont si bien intégré le texte antique à leur réflexion sur l'art qu'en 1500, dans le traité d'Ugolino Verino à la gloire de Florence, la coupole de Brunelleschi est mise sur un pied d'égalité avec les sept merveilles du monde.

³⁷ E. Pommier, « Début à Florence », *Histoire de l'histoire de l'art*, p. 32.

ANNEXES

Liste des merveilles de Rome chez Pline (XXXVI, 102-125)	Liste des dix-huit merveilles chrétiennes (<i>Roma instaurata</i> III, 93-110)
Le grand cirque de César	<i>Limina apostolorum</i> (93)
La basilique de Paulus	<i>De Veronica</i> (94)
Le forum d'Auguste	<i>Domine quo uadis ?</i> (95)
Le temple de la Paix	<i>Coemeterium Callisti</i> (96)
Le toit du <i>diribitorium</i>	<i>Sancta Sanctorum</i> (97)
Le forum de César	<i>Capita apostolorum</i> (98)
La demeure de Clodius	<i>Inculabula et circumcisio Saluatoris</i> (99)
L' <i>agger</i>	<i>Lactis uirginei uasculum</i> (100)
Les substructions du Capitole	<i>Primum altare quod habuit religio christiana</i> (101)
Les égouts	<i>Cathenae Beati Petri</i> (102)
La demeure de Lépide	<i>Iohannis Baptistae caput</i> (103)
Les demeures de Caligula et Néron	<i>Anulus sponsalitorum Beatae Agnetis</i> (104)
Le théâtre de Scaurus	<i>Craticula Sancti Laurentii</i> (105)
Le théâtre de Curion	<i>Stephani prothomartiris et Laurentii sepulcra</i> (106)
L'aqueduc de Q. Marcius Rex	<i>Fontes ad effusum Beati Pauli sanguinem</i> (107)
Les travaux d'Agrippa	<i>Sanctae Mariae Maioris ecclesia</i> (108)
Les travaux de Claude	<i>Sancti Hieronymi corpus</i> (109)
Port d'Ostie, routes, digues, ponts	<i>Sancta Maria in transtiberina regione unde fons olei erupit</i> (110)

BIBLIOGRAPHIE

BARASH, M., « Le beau ou le démoniaque : le regard du spectateur médiéval sur la statuaire classique », *Histoire de l'histoire de l'art*, sous la dir. d'E. Pommier, Paris, Klincksieck, vol. I (de l'Antiquité au XVIII^e siècle), 1995, p. 97-117.

BIONDO, F., *Rome restaurée*, éd. trad. commentaire A. RAFFARIN-DUPUIS, Paris, Les Belles Lettres [Les classiques de l'Humanisme], 2005.

GÜNTHER, H., « La redécouverte de l'Antiquité », *Architecture de la Renaissance italienne de Brunelleschi à Michel Ange*, Paris, 1995. 259-306.

NAAS, V., *Mundus alius in alio loco, le projet encyclopédique de Pline l'Ancien*, Rome, Ecole Française de Rome, 2002.

POMMIER, E. « Débuts à Florence », *Histoire de l'histoire de l'art*, p. 13-46.